

Dimanche 1er juillet

Gal 5, 1. 13-18

Sophie Reymond

Lausanne

Il est des thèmes vertigineux, et des textes très denses. On peut dire que ce texte de l'épître aux Galates cumule ces deux difficultés, ou ces deux richesses. Question millénaire que celle de la liberté, et à laquelle un oui ou un non ne peut suffire, tant la réalité et l'expérience humaines sont complexes à cet égard.

Positions extrêmes : il y a ceux qui pensent que l'homme n'est libre en rien même s'il croit l'être (marionnettes ou billes aux mains des dieux, anciens ou modernes, religieux ou profanes), et ceux qui revendiquent une capacité absolue à la liberté (voir l'émission de télévision « C'est mon choix », titre si accrocheur qu'il en est venu peu ou prou à passer dans le langage courant). Entre illusion et réalité, entre liberté réelle et sentiment de liberté, entre possibilité et échec, entre liberté individuelle et lois, mécanismes ou valeurs de la société ou du monde, entre liberté intérieure et soumission extérieure, entre responsabilité et nécessité...Comment s'y retrouver, comment se trouver ?

Même si on pense modestement à telle ou telle situation concrète, on peut peut-être se dire, rétrospectivement : là j'ai été libre de faire ceci ou cela ; là je ne l'ai pas été. Les situations de révolte, personnelle ou politique, peuvent aussi à leur manière nous rendre attentifs à cette liberté, ou à la possibilité de la liberté. Mais il est aussi beaucoup de situations où la question ne se pose pas, parce que nous les vivons naturellement, inconsciemment. Quoi qu'il en soit, on peut avancer des raisons, bonnes ou mauvaises, pour confirmer ou infirmer ce constat de liberté ou de soumission. Mais donner des explications ne vient pas à bout de la question fondamentale.

D'ailleurs, s'agit-il justement d'en venir à bout ? Ne vaut-il pas mieux prendre en compte une incertitude, et faire de cette incertitude l'espace concret d'une certaine légèreté, et qui sait justement, d'une certaine liberté ?

Un espace, c'est ce que ménage aussi le texte biblique, qui présente la liberté sous deux angles, comme un paradoxe, étant admis que l'Apôtre n'envisage de liberté que celle des « enfants de Dieu », la liberté de la foi, dans la foi, dans le Christ : d'une part, « c'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés. Tenez donc ferme et ne vous laissez pas remettre sous le joug de l'esclavage » ; d'autre part, « vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, que cette liberté ne donne aucune prise à la chair (le mondain, la loi en tant qu'elle enferme, la 'terre', un déterminisme humain, le repli sur soi...) ». D'un côté, un don, de l'autre un appel, une vocation. Un don de Dieu, en Christ, et un appel en l'homme. Et comme est grand le réalisme de la foi : le don de cette liberté n'est pas une garantie existentielle contre un retour à l'esclavage ; mais grande aussi la générosité de la foi : l'appel n'est ni une obligation, ni une contrainte, mais une vocation.

Au cœur de cet espace borné, si l'on peut dire, par le don d'un côté, et l'appel (ou la promesse) de l'autre : l'amour, son élargissement, son extension au-delà de soi. Non pas une valeur, non pas une conception du bien, du juste, ou de la

raison, mais l'amour comme une puissance de vie et de liberté, où l'on se retrouve simplement libre d'aimer et aimant librement.

Aimer librement, ne veut pas dire 'naturellement'. Car l'Apôtre définit la condition humaine comme aux prises avec une contradiction ou un partage intrinsèque entre ce qui, en nous, pousse à détruire, et ce qui, en nous, pousse à aimer (sous quelque forme que ce soit). Comment sortir de cet antagonisme?

Prêtons d'abord attention au fait que ce passage de Paul est une exhortation. C'est dire qu'il fait appel à une certaine capacité de mobilisation, de mise en œuvre, exactement à la volonté. Cela servirait à quoi d'exhorter si nulle part en l'homme n'était capable d'embrayer sur cette exhortation, d'y apporter son consentement ?


Mais ce qu'il faut ajouter, c'est qu'en amont de notre capacité à aimer, la volonté elle-même est prise à partie, prise en Dieu. Car Paul établit un lien très étroit entre la mise en œuvre de l'Amour et l'Esprit (de Dieu) : il n'envisage rien qui ne soit nécessairement irrigué par l'Esprit de Dieu. Ce qui nous place devant un autre paradoxe : nous sommes et devenons libres d'aimer dans la mesure où nous sommes soumis à l'Esprit, ce qui n'est qu'une autre manière de dire que tout cela est de l'ordre du don, de la grâce qui nous précède. Y compris donc et déjà la volonté de « marcher sous l'impulsion de l'Esprit ».

Comment, concrètement, peut se manifester cette liberté d'aimer ? Et bien justement, comme insoumission spirituelle à ce qui empêche d'aimer. L'amour chez Paul se présente toujours sous la forme d'un surcroît, d'un excès, d'un dépassement de frontière (de quelque nature qu'elle soit), d'un au-delà des possibilités immédiates ou humaines. C'est bien ce que traduit à la fois l'hymne à l'amour de 1 Cor 13 et surtout le Christ lui-même. Paul n'était pas un philosophe, il ne vivait que pour le Christ, en étroite communion avec lui, c'est à partir de lui qu'il envisage l'amour, la liberté... D'ailleurs, il est plus que probable que Paul pensait au Christ en écrivant cet hymne : l'amour croit tout, excuse tout, espère tout...Cet excès de l'amour qui s'affranchit de tout obstacle : n'est-ce pas cela, le Christ ? L'amour jusqu'à en mourir, la croix comme excès et extrême de l'amour et de la liberté, et non comme leur échec. Ou encore la grâce, la gratuité d'une offrande de soi qui n'obéit à aucun calcul, ne réclame pas de récompense, s'offre sans réserve, et parfois –le plus souvent ?- sans retour, à l'infini.

Tout cela est un absolu, hors de notre portée, de notre saisie, de notre compréhension, dirons-nous. Fort justement : cela vient de Dieu, de son Esprit. D'ailleurs, Paul en parle souvent à travers ses effets (ou ce qu'il appelle les « fruits de l'Esprit », encore une manière de dire que la source n'est pas en nous,) : « amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi ; contre de telles choses, il n'y a pas de loi » (Gal 5,22).

Et c'est bien pourquoi tout cela prend forme en nous comme un appel, une tension, une visée, un horizon. Et finalement, puisque cela vient de Dieu, la manière essentielle d'exprimer notre volonté d'aimer et d'en être rendu capable, n'est-ce pas la prière, qui non seulement nous fait remonter à la source de l'Amour et de la liberté, mais s'adresse à un Dieu qui en fait le don en intériorisant, par l'Esprit la présence du Christ en nous ? Et voilà qui, en quelque sorte, nous ramène à notre incertitude et notre légèreté de départ, mais non pas intellectuelles ou philosophiques, mais proprement spirituelles. Car si tout cela est l'œuvre de l'Esprit de Dieu, nous sommes appelés à une remise de nous-mêmes en Dieu relativisant une fausse inquiétude, mais prévenant aussi une fausse indifférence, voire un mépris.

Saint Augustin



« Une fois pour toutes t'est donc donné ce commandement concis :
Aime, et ce que tu veux, fais-le.
Si tu te tais, tais-toi par amour ;
Si tu parles, parle par amour ;
Si tu corriges, corrige par amour ;
Si tu pardones, pardones par amour.
Aie au fond du cœur la racine de l'amour :
De cette racine, rien ne peut sortir de mauvais ».